GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

Mahjong : les dessous du poker chinois
Page 5

La Source
forum de la diversité
15ème anniversaire 1999 à 2014

Vol 15 No 9 | 18 novembre au 9 décembre 2014
www.thelasource.com

Photo de FFCB

Le groupe de bénévoles ayant participé à la journée Connexion-Emploi organisée par la FFCB le 6 novembre dernier.

Bénévolat : premier pas vers l'intégration au Canada ?

par JOHARA BOUKABOUS

Donner de son temps lorsque l'on débarque en terre inconnue n'est pas une chose évidente pour tous. Ça ne va pas nécessairement de soi. Pourtant, le bénévolat est un moyen simple, convivial et concret de construire un nouveau réseau, qu'il soit professionnel ou amical.

Selon l'organisme Imagine Canada, dont la mission principale est de promouvoir la sphère caritative, le secteur à but non-lucratif et du bénévolat canadien arrive en seconde position au niveau mondial après celui des Pays-Bas. En 2010, 47% des Canadiens avaient participé à une activité bénévole et en moyenne, 156 heures par an avaient été consacrées à une telle activité par ces bénévoles. Pas étonnant, donc, pour les nouveaux arrivants s'exprimant en français, que ce secteur soit incontournable. « La culture du bénévolat est très forte en Amérique du Nord, souligne Jamal Nawri, directeur général de l'Association francophone de Surrey. Pour quelqu'un qui vient d'arriver et qui a comme premier souci de trouver du travail, en général, lorsqu'on propose du bénévolat, ce n'est pas facile. On leur explique alors que cette activité est une façon de rencontrer des gens, de créer un réseau, ce qui peut permettre ensuite de trouver un travail. Ils ne feront pas du bénévolat 37 heures par semaine, bien sûr, mais quelques heures de façon mensuelle ou hebdomadaire selon leurs disponibilités, sans accaparer non plus leur temps car ils le consacrent aussi à la recherche d'emploi. » Activités sociales, culturelles, sportives ou éducatives… de nombreuses possibilités s'offrent à ceux qui veulent donner de leur temps, que ce soit au sein de l'Association francophone de Surrey ou à l'extérieur.

Créer de nouveaux liens

Dans un pays qui parle officiellement deux langues, celle de Molière peut être un atout pour commencer à créer de nouvelles connaissances, même si ce n'est pas toujours évident. En effet, « l'un des défis pour les nouveaux arrivants vis-à-vis de la communauté francophone, contrairement aux autres communautés culturelles, c'est qu'elle n'est pas homogène, explique Jane Godfrey,

Voir "Bénévolat" en page 13

Verbatim

Le pluralisme est un processus

par MANDEEP WIRK

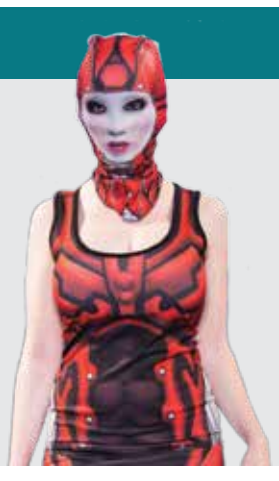
Je suis née en Afrique, le continent qui a donné naissance à la race humaine. Comme mon père, je suis née au Kenya. En 1920, mon grand-père immigrait au Kenya du Punjab en Inde. En 1967, ma famille se déplaçait en Grande-Bretagne, pays qui a donné naissance à la théorie de l'évolution. La vie à Londres était plaisante mais mon père se sentait attiré par les terres du Canada. Et, en 1972, alors que le multiculturalisme devenait une politique officielle au Canada, nous avons immigré dans une ferme à Abbotsford.

En ces premières années de multiculturalisme canadien il n'y avait pas de protocole de bienvenue pour les immigrants de couleur. Le Premier ministre Pierre Elliott Trudeau était un visionnaire pragmatique qui s'était rendu compte que le Canada avait besoin d'ouvrir ses portes aux immigrants non-blancs car les Européens ne venaient plus. Le Canada a besoin de ces immigrants car notre taux de natalité se situe au-dessous du niveau de remplacement depuis plusieurs décennies. M. Trudeau a perdu les deux élections suivantes car la majorité des Canadiens de descendance européenne n'aimaient pas ce multiculturalisme, trouvant que cette politique était un exercice social voué à l'échec. A l'époque les sociologues canadiens décrivaient la majorité des Canadiens de souche européenne comme étant largement hostiles envers les immigrants non-blancs. Les érudits de l'histoire de l'immigration canadienne tels que Hugh Johnston et Ali Kazimi soulignent que le Canada possédait une politique qui n'admettait que les Blancs entre 1867 et 1967. Les Canadiens de race blanche considéraient les immigrants de couleur comme « Les Autres » et leur en voulait. Les gens de couleur ne

Voir "Verbatim" en page 8

Dans ce numéro

Les courants artistiques parallèles s'expriment à la VALT
Page 9



Piga Picha! : les clichés de Nairobi
Page 11

Le grain de sel de Joseph Laquerre

Postes à temps partiel et/ou temps plein

Exigences :
- Détenir, au minimum, un baccalauréat d'une université canadienne ou une attestation d'équivalence octroyée par une institution accréditée.
- Avoir de l'expérience dans l'enseignement du français langue seconde aux adultes en utilisant le PFL2, le PBFT ou tout autre programme d'enseignement aux adultes du FLS.

Atout : détenir une cote de fiabilité

Veuillez envoyer votre C.V. et une lettre de présentation :
info@ecoledelangueseagle.ca
Seuls les candidats présélectionnés seront contactés.

Visiter La Source en ligne

thelasource.com

Twitter: thelasource

Facebook : @thelasource

ZELEN SHOES A TROUVÉ CHAUSSURE À SON PIED AVEC LE PUBLIPOSTAGE

Baseer Khudayar,
Propriétaire de Zelen Shoes
« Les résultats de la campagne ont nettement dépassé nos attentes, en particulier la hausse de 412 % de l'achalandage de notre site Web au moyen d'appareils mobiles. »

22 % plus DE VENTES EN LIGNE

LA SITUATION
L'entreprise Zelen Shoes est devenue le magasin par excellence pour les acheteurs de chaussures, mais elle doit faire face à une concurrence accrue des détaillants locaux et des commerçants en ligne, tant au Canada qu'à l'étranger.

LA SOLUTION
À l'aide des capacités de ciblage de Postes Canada, Zelen a été en mesure de cibler les codes postaux où habitent ses clients potentiels les plus prometteurs. Cette entreprise a ensuite envoyé des articles de publipostage doté d'un code numérique qui a permis aux clients d'accéder instantanément à son offre de produits en ligne.

LA CONCLUSION
Cet envoi a obtenu des résultats impressionnants : augmentation de 22 % des transactions conclues en ligne et accroissement de 53 % des consultations du site pour applications mobiles. Ces résultats ont nettement dépassé les résultats des autres canaux.

METTEZ À PROFIT L'EFFET DU PUBLIPOSTAGE POUR ACCROÎTRE VOS AFFAIRES.

Pour découvrir comment le publipostage a pu contribuer à l'expansion d'autres entreprises, visitez **postescanada.ca/croissance**.

POSTES CANADA POST CANADA

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place PO Box 47020,
Vancouver BC V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver BC

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur et directeur de la publication **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme & arts visuels **Laura R. Copes**
Directrice de la rédaction **Julie Hauville**
Rédacteur en chef (Section français) **Gary Drechou**
Chef de rubrique (Espace francophone) **Guillaume Debaene**
Secrétariat de la rédaction (français) **Anne Arminjon, Cloélia Bretonneau, Louise T. Dawson, Anne-Diandra Louarn, Adrien Disclaire, Sébastien Orcel**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **John Dingle, Bev Ferguson, Meagan Kus, Stephanie Lee, Debo Odegbile, Amanda Pullishy, Melodie Wendel-Cook, Simon Yee**
Assistant de bureau **Kevin Paré**
Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Sepand Dyanatkar, Chelsy Greer**
Responsable des médias sociaux **Luiza Libardi**
Médias sociaux **Alice Amrein, Fanny Marguet, Kristi Wong**
Premiers conseillers de rédaction **Paul Gowan, Mike Lee, Samuel Ramos**

Graphistes **Weronika Lewczuk, Emily Wong**
Photographes **Denis Bouvier, Pascal Guillon, Anne-Diandra Louarn, Agnès Pytko**
Illustrateurs **Joseph Laquerre, Gordon Spence**
Ont collaboré à ce numéro **Alexander Agnello, Sophie Blais, Johara Boukabous, Anna Chemery, Alison Chiang, Pierre Claveau, Marion Durand, Jesenka Duranovic, Sonja Grgar, Robert Groulx, Pascal Guillon, Marc Kaiser, Derrick O'Keefe, Peggy Lam, Carime Lane, Anne-Diandra Louarn, Jake McGrail, Vincent Pichard, Emilie Prunier, Don Richardson, Daniele Santos, Anastasia Scherders, Audrey Tung, Selma van Halder, Noëlie Vannier, Edwine Veniat, Pierre Verrière, Mandeep Wirk, Simon Yee, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Monique Kroeger**
Distribution **Steve Bottomley, Denis Bouvier, Alexandre Gangué, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire:
(604) 682-5545

MEMBRE DU RÉSEAU STAR ALLIANCE

IL FAUT PARFOIS COMPARER POUR VOIR QU'IL N'Y A PAS DE COMPARAISON POSSIBLE.

Le choix est simple. Certaines récompenses ont plus de valeur que d'autres. Seul Air Canada Altitude[MC] offre à ses membres confort, commodité et service, avec l'accès à des avantages tels que :

AIR CANADA ALTITUDE[MC]* :

- Jusqu'à 3 bagages enregistrés sans frais ainsi que la manipulation des équipements sportifs sans frais
- La sélection des places prioritaires
- Un accès pouvant être illimité au grand nombre de salons Feuille d'érable[MC] d'Air Canada et aux salons des transporteurs membres du réseau Star Alliance[MC]
- Les services prioritaires aux réservations
- L'enregistrement prioritaire, l'embarquement prioritaire, le traitement prioritaire des bagages
- Les surclassements en Classe affaires
- La sélection gratuite de places Préférence avec plus d'espace pour les jambes
- Le Service Concierge d'Air Canada
- La reconnaissance de statut accélérée avec des partenaires de voyage
- La reconnaissance du réseau Star Alliance[MC]
- L'accès à plus de 1500 vols quotidiens et plus de 180 destinations
- Des primes de vols Aéroplan[MD] pour voyager vers plus de 1300 destinations dans 192 pays grâce au réseau Star Alliance[MC]

Autre programme de fidélité canadien :

- Jusqu'à 2 bagages enregistrés
- Jusqu'à 4 places à présélectionner
- 10 laissez-passer gratuits pour accéder aux salons
- Les contrôles prioritaires
- L'embarquement prioritaire
- Les vols pour compagnon
- L'accès à 526 vols quotidiens et 88 destinations

Pour en savoir plus sur Air Canada Altitude[MC], consultez altitude.aircanada.com

ALTITUDE

Meilleur transporteur aérien en Amérique du Nord pour la cinquième année consécutive

AIR CANADA *Tout un monde vous attend.*

[MC]Air Canada Altitude est une marque de commerce d'Air Canada. [MC]Feuille d'érable est une marque de commerce d'Air Canada. [MD]Aéroplan est une marque déposée d'Aimia Canada Inc. [MC]Star Alliance est une marque de commerce d'Air Canada au Canada. Le sondage a été réalisé par la firme de recherches indépendante Skytrax auprès de plus de 18 millions de voyageurs du monde entier. Le sondage portait sur plus de 40 critères de satisfaction des passagers visant à classer les normes liées aux produits et aux services des sociétés aériennes. L'industrie du transport aérien considère ce sondage annuel comme la principale référence en matière de classement mondial des sociétés aériennes selon le degré de satisfaction des passagers. Détails sur aircanada.com/prix. *L'admissibilité à ces avantages est assujettie au statut de membre Air Canada Altitude. Pour tous les détails, visitez altitude.aircanada.com

Le castor castré

ROBERT ZAJTMANN

L'affaire Ghomeshi

Puisque tout le monde en a parlé et continue d'en parler, je ne vois pas pourquoi je devrais m'abstenir. Il ne se passe pas une journée sans que les journaux, la radio, les médias sociaux ou la télé ne mentionnent l'affaire Ghomeshi. « Alors ! vas-y, cause toujours mon castor. Ne te gênes pas. »

Je n'ai encore rencontré personne qui n'ait des commentaires à faire sur cette affaire dont, au début, je n'avais que faire. Commencée il y a environ un mois, cette histoire ne finit pas d'en finir. Rappelons brièvement les faits tels que je les comprends. Jian Ghomeshi, pour ceux qui l'ignorent, était encore il n'y a pas si longtemps la super vedette, la tête d'affiche, l'un des fleurons de la CBC, radio et télévision publique canadienne de langue anglaise. Animateur et intervieweur radio de première classe, co-créateur de l'excellente émission quotidienne *Q*, il possédait un fan club qui faisait l'envie des grandes stars du show business. À la fin du mois d'octobre dernier, la CBC annonçait la rupture de contrat avec son employé. De fait, Jian Gomeshi était purement et simplement limogé. Il y avait de l'eau dans le gaz. Ça ne gazait plus entre eux.

L'animateur n'a pas apprécié. Il décide alors de prendre le taureau par les cornes. La corrida avec la maison, mère de toutes les guerres médiatiques, était engagée.

Jian, grand utilisateur des médias sociaux, faisait part sur facebook de son interprétation des faits qui lui étaient reprochés. Dans sa lettre, il reconnaissait avoir des pratiques sexuelles particulières. Il admettait être un adepte de BDSM. Sur le coup, j'ai cru que l'acronyme signifiait : Baiser Debout Sans Matelas. Puis, après une recherche plus approfondie, j'ai appris qu'il s'agissait d'autre chose. J'en suis resté pantois, bouche bée. Moi qui suis plutôt CTSM (Caresse, Tendresse, Souplesse et Maladresse) cela m'a pris pas mal de temps avant de me remettre de mes émotions. J'ai depuis récupéré. Toujours est-il que, selon certaines de ses anciennes partenaires sexuelles, monsieur Ghomeshi aurait été carrément violent au cours de ses pratiques sexuelles qu'il qualifiait, lui, Jian le dur à cuir, de consensuelles. Ce que certaines de ses anciennes petites amies ou rencontres n'ont pas hésité à contester. Et ce serait à la suite de ces divulgations que la CBC aurait décidé, preuve à l'appui, de se départir de cet employé considéré dorénavant gênant.

Il n'en fallait pas plus pour que toute cette affaire dégénère. Les médias se sont jetés dessus comme la misère sur le pauvre monde. Le public raffole de scandale. Avec cette affaire, il était servi, et même bien servi. Lorsque l'affaire éclata, un grand nombre d'admirateurs, et surtout d'admiratrices, n'hésitèrent pas à signer des pétitions en faveur de l'ancien a(ni)mateur de *Q*. Même Élizabeth May, chef du Parti Vert, lui apporta sans équivoque son soutien. Depuis, la poussière est retombée. Nous y voyons plus clair. Des victimes de violences commises par Jian Ghomeshi, l'ont dénoncé. Trois d'entre elles ont décidé de porter plainte. L'étau s'est resserré. Jian Ghomeshi est passé de victime à pestiféré. Petit à petit, le jeu de manipulation, décelé dans sa longue lettre initiale, s'est retourné contre lui. Le sujet n'est plus dès lors Jian, victime d'une injustice, mais plutôt Jian, l'auteur d'horreurs, d'actes de violence envers les femmes. La colère et la stupéfaction ont changé de camp. Au fur et à mesure, ses amis, ses fans, ses collègues de travail l'ont abandonné. Et pour cause : la violence faite aux femmes, quelles que soient les circonstances, s'avère inacceptable, inadmissible, inexcusable, intolérable.

Depuis, nous assistons à la mort lente du taureau dans l'arène publique. Descendu du piédestal d'où il pavoisait, sentiment d'invulnérabilité en poupe, le héro déchu s'abrite dorénavant derrière un mutisme qui en dit long. Loin de moi l'idée de l'abattre alors qu'il est à terre. Je n'entends personne crier victoire. Un vent de tristesse s'est installé sur cette affaire dont on ne connaît pas encore le dénouement. Quel sort est réservé à celui qui avait redressé, un tant soit peu, le blason de la CBC ?

Sa réputation est faite. Pourra-t-il rebondir ? J'en doute. Mais je ne m'inquiète pas trop pour lui. Ce monsieur a des ressources. Je suis sûr qu'un cinéaste trouvera le moyen d'écrire un scénario et de faire un film basé sur son histoire. Il touchera des droits d'auteur. Tous les ingrédients sont là : une star montante, du sexe, de la violence, de la déchéance, du mensonge, de la perversion, de la vengeance, de la déception, de la trahison. Une tempête parfaite dans un vent de marée médiatique. C'est plus qu'il n'en faut pour concocter un très mauvais film produit par la CBC.

Toute cette affaire, évidemment, me dérange. L'envie de lui chanter « Jiany, tu n'es pas un ange » me démange. À la place, je m'assois devant mon poste de télé où l'on joue, en attendant le prochain épisode, « Plus dure sera la chute. »

Brève francophone

Photo par Agnès Pics

La réunion annuelle des Rendez-vous des présidents et présidentes (RVPP) de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique (FFCB) avait lieu les 14, 15 et 16 novembre 2014 à Richmond. Une quarantaine d'associations francophones avaient fait le déplacement pour discuter des enjeux de l'heure au sein de la francophonie institutionnelle en Colombie-Britannique. Parmi les sujets incontournables à l'ordre du jour, il y avait, entre autres, le dossier de l'immigration francophone, une présentation des nouvelles orientations du gouvernement fédéral en matière d'immigration, une discussion sur le positionnement des communautés francophones en milieu minoritaire sur ces nouvelles orientations et également une mise au point concernant le mandat de la FFCB dans la prestation de services.

LA RÉDACTION

Partout au Canada, les familles travaillent fort. Voilà pourquoi le Plan d'action économique du Canada propose de nouvelles mesures fiscales pour aider les familles à élever leurs enfants de façon plus abordable. En voici quelques-unes :

- Instaurer la nouvelle baisse d'impôt pour les familles
- Bonifier la Prestation universelle pour la garde d'enfants
- Augmenter la déduction pour frais de garde d'enfants
- Doubler le crédit d'impôt pour la condition physique des enfants

Pour savoir comment votre famille pourrait en profiter, visitez Plandaction.gc.ca ou appelez au 1 800 O-CANADA.

PLAN D'ACTION

Mesures sous réserve de l'approbation du Parlement.

Canada

MONNAIE ROYALE CANADIENNE ROYAL CANADIAN MINT

DÉCOUVREZ LA PASSION DERRIÈRE NOS PIÈCES

Toutes les pièces ont une histoire, et qui de mieux pour la raconter que les employés de la Monnaie royale canadienne.

Visitez la **Monnaie royale canadienne** et assistez GRATUITEMENT à une rencontre captivante avec un graveur expérimenté, un responsable de produit ainsi que l'artiste Steve Hepburn, dont les œuvres figurent sur les pièces **Mésange et baies d'hiver** et **Arbre de Noël lenticulaire**.

Vous en apprendrez davantage sur le savoir-faire et la passion qui entrent dans la conception et la création de nos superbes pièces de collection.

PIÈCE DE 50 CENTS EN CUPRONICKEL 2014 ARBRE DE NOËL
29,95 $†

PIÈCE DE 20 $ EN ARGENT FIN 2014 MÉSANGE ET BAIES D'HIVER
114,95 $ Pas de TPS/TVH*

LE SAMEDI 22 NOVEMBRE | DE 11 H À 17 H | 752, RUE GRANVILLE VANCOUVER | 604-681-6772 | MONNAIE.CA

TOUS LES PRIX SONT INDIQUÉS EN DOLLARS CANADIENS. *La TVP s'applique s'il y a lieu. †La TPS/TVH/TVP s'applique s'il y a lieu. Les produits peuvent différer des illustrations et ne sont pas montrés en taille réelle, sauf indication contraire. La Monnaie royale canadienne se réserve le droit d'imposer des limites d'achat sur certains articles. Jusqu'à épuisement des stocks.
© 2014 Monnaie royale canadienne. Tous droits réservés.

Le monde selon Chris Turner

par VINCENT PICHARD

Face aux constats alarmistes, l'innovation vaut mille lamentations ! Tel est le message du journaliste et environnementaliste Chris Turner dans son dernier livre sorti le mois dernier, *How to Breathe Underwater : Field Reports from an Age of Radical Change*, qui rassemble quinze de ces articles parus entre 1998 et 2012. Il sera l'invité du Vancouver Institute, le 29 novembre, à UBC, pour une lecture publique. Rencontre avec un fin observateur de son époque.

La Source : *Comment vous est venue l'idée de votre dernier livre ?*

Chris Turner : Ce livre est une compilation de 15 de mes articles parus dans divers magazines, de 1998 à 2012. Ce n'est pas un roman, ni un ensemble de nouvelles. *How to Breathe Underwater* retrace 15 ans de ma carrière de journaliste. Je ne l'ai donc pas à proprement parler écrit. Ce n'était pas mon idée au départ. Mon éditeur m'a suggéré de le faire. Cela m'a enthousiasmé, je me suis lancé.

L.S. : *Comment avez-vous choisi ces articles ? Pourquoi avoir sélectionné ceux-là plus que d'autres ?*

C.T. : Je voulais présenter une vision globale des évolutions majeures qui ont chamboulé notre monde au cours de ces deux dernières décennies. Et ce, à bien des niveaux. Je pense bien sûr à l'émergence d'Internet qui est, selon moi, la seconde plus grande révolution en guise de moyen de communication après l'imprimerie. Je souhaitais également montrer l'impact de l'activité humaine sur notre planète. De tous les articles que j'ai écrits sur ces sujets, ce sont mes préférés. Je suis fier de chacun d'eux.

« J'aime capter des moments de vie »

L.S. : *Vos récits sont de longs articles dans lesquels vous vous mettez en scène, à la limite du roman sauf que tout ce que vous racontez est réel. C'est un genre particulier en journalisme, un genre que vous affectionnez particulièrement…*

C.T. : Quand j'étais adolescent, je lisais beaucoup de magazines, dont *Rolling Stone* qui publie énormément d'articles de ce genre. Je me suis informé de la sorte. Les géants du genre, tels que Hunter S. Thompson et Tom Wolfe, m'ont éduqué. Quand j'ai commencé à écrire à mon tour, j'ai voulu les imiter. Capter des moments de vie, saisir des endroits comme le font les photographes mais avec des mots et, le temps du récit, faire apparaître le tout comme un rouage central de l'univers est ce que j'aime faire.

Voir "Chris Turner" en page 10 ➤

Mahjong, l'art du poker à la chinoise

par ANNE-DIANDRA LOUARN

Rencontre avec des joueurs vancouvérois qui lèvent le voile sur ce jeu mythique et mystérieux.

Quatre joueurs, un tapis vert, et 144 pièces ornées de dragons, bambous et autres symboles de la culture chinoise. À mi-chemin entre le poker, les dominos et le rami, le mahjong est l'un des jeux de société les plus populaires au monde, bien qu'il soit assez méconnu des Occidentaux. En Chine, son pays d'origine, un foyer sur deux possède un kit de Mahjong.

Le but du jeu ? Réaliser des « pung » (brelans), des « kong » (carrés) ou des « chow » (suites) à l'aide des dominos appelés « tuiles ». Simple de prime abord, le Mahjong demande beaucoup de stratégie, une capacité d'analyse du jeu des adversaires, mais aussi une bonne intuition et une petite part de chance.

De par sa forte population asiatique, la Colombie-Britannique dispose d'une vaste communauté de joueurs. Mais le Mahjong, se pratiquant traditionnellement en famille ou entre amis, reste bien souvent au chaud dans les foyers et peine à conquérir un public plus diversifié. À Vancouver, plusieurs lieux organisent toutefois des parties. « Il n'y a pas une très forte demande mais un réel intérêt de la part de la communauté asiatique », explique Chris Podlecki, responsable du programme des loisirs du Centre communautaire de Dunbar, qui offre des parties de Mahjong deux fois par semaine depuis plus d'une décennie. Aujourd'hui, plus d'une vingtaine d'adeptes s'y retrouvent.

Tradition familiale

« Le Mahjong, c'est très bon pour la santé. Quand vous êtes un peu faible, y jouer vous aide à vous sentir mieux et à oublier vos soucis », assure Linda, retraitée d'origine asiatique qui explique que selon la croyance chinoise, le Mahjong apporte de l'énergie positive au cerveau. « C'est une manière de retarder la démence sénile ! », plaisante une des trois autres joueuses attablées avec Linda. Pour le gouvernement chinois, les bienfaits du Mahjong sont pris très au sérieux. Cette activité a d'ailleurs été reconnue en 1998 comme étant le 255e sport chinois.

Particulièrement apprécié des retraités, le Mahjong est pratiqué « au sein de toutes les tranches d'âge et toutes les catégories sociales », affirme Chris Podlecki. « Les retraités sont plus nombreux autour de la table car nous organisons les parties en journée. Mais le Mahjong touche toutes les générations. C'est même souvent une tradition familiale chinoise lors des fins de semaine : on déjeune ensemble puis on joue au Mahjong. »

Maria, elle, n'est pas d'origine asiatique, mais elle ne raterait sa partie de Mahjong pour rien au monde. Jeune retraitée, elle dit s'être d'abord essayée au bridge mais n'a pas été convaincue. « J'ai testé le Mahjong un peu par hasard et j'ai tout de suite adoré. Je joue depuis quatre ans mais j'ai pu atteindre un bon niveau après à peine quelques mois. J'ai eu la chance de pouvoir compter sur l'aide et la patience des autres joueurs du Centre communautaire. Ce qui n'est pas le cas partout », regrette-t-elle toutefois. « Au centre de Richmond, personne n'osait croiser mon regard à la table, il n'y avait pas de sens du partage. »

Dimension mystérieuse

Dans certains lieux privés du centre-ville, la notion de pratique amicale est même complètement effacée au profit du gain. « À Chinatown, on joue surtout pour l'argent. Beaucoup d'argent. Mais il n'y a que les Asiatiques qui sont admis, c'est très sérieux, des gens comme vous et moi ne pourront pas y entrer », assure Maria.

En dehors de centres communautaires, les parties de Mahjong sont effectivement difficiles d'accès. Clubs privés, réunions secrètes, peu d'informations disponibles sur la Toile… les adeptes du Mahjong aiment entretenir une part de mystère. Il faut dire que le jeu en lui-même fait l'objet de nombreux fantasmes, à commencer par son créateur inconnu. Les adeptes aiment croire que le jeu a été inventé par Confucius – grand amoureux des oiseaux – il y a plus de 2 500 ans. Il aurait donné le nom de *Mahjong* (littéralement « moineau qui se chamaille ») en référence au bruit singulier que produisent les tuiles lorsqu'elles sont mélangées au début de chaque partie. Mais cette théorie n'a jamais pu être vérifiée. Les plus anciennes tuiles authentifiées par des scientifiques remontent aux années 1880.

Dès le début du XXe siècle, le jeu dépasse rapidement les frontières chinoises pour s'exporter d'abord en Asie puis en Amérique du Nord et enfin en Europe. Le Mahjong connaît ensuite un passage à vide lorsque la Chine des années 1940 décide d'interdire le jeu, perçu par les révolutionnaires communistes comme un passe-temps de la bourgeoisie. À cette époque, les joueurs de Mahjong risquaient la prison s'ils étaient pris en plein match. Il faudra attendre 1985 pour que l'interdiction soit levée. Un petit goût de prohibition est venu toutefois s'ajouter au mythe du Mahjong…

Photo par Anne-Diandra Louarn

Le Centre Communautaire de Dunbar offre des parties de Mahjong.

Aujourd'hui, l'engouement d'antan est de retour et le Mahjong jouit même d'un nouveau souffle depuis les années 2000 avec l'explosion des jeux en ligne. Pour ceux qui préfèrent un face à face, la Roundhouse Society ainsi que trois Centres communautaires offrent déjà des parties. Un quatrième débutera des sessions dès le mois de janvier 2015.

Pour savoir quels Centres communautaires proposent des parties de Mahjong, rendez-vous sur www.vancouver.ca/parks-recreation-culture/social-activities

Salomé Nieto, la « réalité magique » et le butō

par SOPHIE BLAIS

Le Shadbolt Centre for the Arts de Burnaby accueille le nouveau spectacle de danse de la vancouvéroise Salomé Nieto, du 19 au 22 novembre.

Cela fait trois ans que Salomé Nieto travaille sur Camino Al Tepeyac, un spectacle qui explore la profondeur de la culture de son pays d'origine, le Mexique. Bien que Salomé Nieto vive à Vancouver depuis maintenant 22 ans, son héritage culturel mexicain joue un rôle primordial dans son spectacle. Cependant, rester fidèle à ses racines n'a pas toujours été évident pour la danseuse. Elle se confie : « Quand je suis arrivée au Canada, j'étais préoccupée par ma survie, si je peux me permettre. » Elle raconte avoir voulu s'intégrer, en apprenant la langue et en s'adaptant à la culture de sa terre d'accueil. « J'ai arrêté de pratiquer mes festivités mexicaines. J'ai changé la façon dont je m'habillais, en arrêtant de porter les habits et bijoux traditionnels de mon pays. » Elle ajoute : « Je voulais être moderne, Canadienne. »

La danse, un retour aux origines

C'est par le biais de sa danse de prédilection, le butō, qu'elle a su réconcilier cet héritage culturel avec sa réalité quotidienne. Elle dit avoir entrepris un processus de redécouverte artistique. « Je me suis posé beaucoup de questions, jusqu'à même me demander : pourquoi est-ce qu'on voudrait vouloir venir me voir danser ? Je me suis rendue compte qu'il fallait que je développe mon identité. Parce qu'au final, être fidèle à moi-même, c'est la seule chose que je pouvais exprimer ». Ainsi, elle décide de retourner vers ses racines, afin d'y puiser de l'inspiration pour son processus créatif. « J'ai fouillé dans mes souvenirs, mes connaissances du Mexique de l'époque précoloniale, dont les rituels, mythes et traditions. » C'est à la suite de cette réflexion que Camino Al Tepeyac est né, courant 2011.

Le butō : du Japon à Vancouver en passant par le Mexique

Son initiation au butō s'est faite dès son arrivée à Vancouver, avec la troupe de danse locale Kokoro Dance. Cette danse d'origine japonaise s'est développée en réaction aux traumatismes à la suite de la Seconde Guerre mondiale, pendant les années soixante. Selon Salomé, plusieurs artistes japonais cherchaient à exprimer leur identité propre, et à trouver une façon de guérir les blessures de la guerre. « Ils ont décidé de rejeter les influences de l'Occident et d'expérimenter en sortant des conventions traditionnelles. Ils ont ainsi développé cette danse du corps, ce corps qui avait tant besoin d'être réinventé. » Le butō est aujourd'hui répandu à travers le monde. Par ailleurs, le butō est visuellement reconnaissable par le fait que les danseurs peignent leurs corps en blanc. « L'idée est d'effacer son égo, et d'être un medium pour que le corps exprime sa vérité ». Pour Salomé, les liens entre la culture mexicaine et le butō sont évidents. « Une grande partie de la formation de danse butō se focalise sur la création d'une conscientisation de notre héritage ancestral. D'où venons-nous, où allons-nous, qu'est- ce qu'être vivant ?». Ces réflexions existent aussi dans la culture mexicaine, où la vie et la mort prennent une place prépondérante.

Photo par Nelson Coreas

Festival de Butoh International en Argentine, août 2013.

Rencontre avec le réalisme magique

Dans son processus de réflexion artistique, elle a trouvé le réalisme magique. Ce terme est né dans les années 1920 pour désigner un art qui fusionne réalité et éléments magiques. Salomé tient à faire la différence entre le réalisme magique et le surréalisme. « À l'inverse du surréalisme, où les éléments magiques viennent du subconscient, le réalisme magique les incorpore dans la réalité. » C'est cette contraction qu'elle veut illustrer dans Camino Al Tepeyac, car le réalisme magique est omniprésent au Mexique. Selon la danseuse, le catholicisme introduit jadis par les espagnols côtoie aujourd'hui les croyances de l'époque précoloniale. Elle cite l'exemple d'une église à Chiapas, dans le sud-est du Mexique : « Elle a été construite par les Espagnols. Le plancher est couvert de feuilles, ils y célèbrent des rituels aux origines préhispaniques, sans aucun rapport au catholicisme, et pourtant sous le même toit. » Fruit de ce multiculturalisme, Camino Del Tepeyac est un spectacle à ne pas rater.

Tissus urbains

ROBERT GROULX

Air Care vs TransLink

En fait, Air Care mourra finalement de sa belle mort en même temps que l'année 2014, le 31 décembre! Pas trop tôt. Ses plus virulents critiques ont longtemps maintenu que c'est au début des années 2000 qu'il aurait fallu l'abolir.

Ce système qui se voulait être le chien de garde de la qualité de l'air dans le Grand Vancouver et la Vallée du Bas-Fraser a été mis sur pied en 1992. Depuis sa mise en œuvre plus de 500 000 véhicules ont dû subir ce test à chaque année. Il y a, selon ICBC, plus de 1 200 000 véhicules automobiles dans la région concernée. Pour mettre ce chiffre en perspective il y en aurait près de 3 000 000 dans la province. Chaque propriétaire de véhicule immatriculé dans la grande région de Vancouver et dans la Vallée du Bas-Fraser qui veut renouveler l 'assurance et l'immatriculation de son véhicule, doit obligatoirement jusqu'au 31 décembre 2014, réussir ce test.

L'objectif principal de ce système était d'assurer que les émissions de polluants des véhicules étaient conformes aux normes et aux lois antipollution. Il faut donc que les moteurs soient en bon état, que les systèmes antipollution fassent leur travail et que les convertisseurs catalytiques n'aient pas été retirés. Mais dès le début des années 2000, tous les véhicules neufs vendus en Amérique du Nord devaient répondre à des nouvelles lois antipollution très strictes qui le sont devenues encore plus quelques années plus tard. L'effet bénéfique sur la qualité de l'air allait donc en croissant au fur et à mesure que les véhicules d'avant 2000 étaient remplacés par des plus neufs. En conséquence, puisque les voitures sont devenues de plus en plus propres, les tests d'Air Care sont devenus de moins en moins pertinents et utiles.

La province ayant investi des millions de dollars dans la construction des centres de test Air Care et devant aussi respecter ses engagements contractuels avec les exploitants de ces centres, le programme est donc resté en vigueur jusqu'à maintenant. Bien entendu, les autorités responsables se donnaient bonne conscience en prétendant qu'Air Care était responsable de la diminution des émanations de carbone et de l'amélioration de la qualité de l'air dans sa zone d'influence, ce qui ne peut être vrai que pour les véhicules datant d'avant 2000, qui ne réussissaient pas le test sans subir de réparations, soit moins de 9% en 2014.

Voici donc une occasion en or de contribuer concrètement au financement des projets de développement de TransLink ; dont la nouvelle ligne de métro Broadway Corridor se rendant jusqu'à UBC, le train léger de Surrey et la ligne Evergreen du Tri City Town, dont le financement est loin de faire l'unanimité.

Il y a plus de 1 200 000 véhicules immatriculés dans la zone concernée. Si on instaure une taxe TransLink de 24$ par véhicule et par année, (ou 48$ aux deux ans pour les véhicules plus récents), ce que chaque automobiliste est déjà habitué de payer depuis 1992, TransLink encaisserait ainsi près de 30 millions par année, sans devoir administrer et opérer quelque structure que ce soit, comme c'est le cas maintenant avec Air Care.

En juin dernier le conseil des maires de TransLink appuyait un projet de 10 ans pour un total de 7,5 milliards de dollars. Reporter les 30 millions par année d'Air Care vers TransLink pour la même période nous donne presque un milliard, soit près de 15% du 7,5 milliards requis. Il faudra ensuite convaincre le gouvernement provincial de rediriger la taxe sur le carbone vers ce projet. En moyenne cette taxe, rapporte plus de 600 millions par année, soit 6 milliards sur 10 ans. Le compte est bon ! Faites le calcul !

D'abord, il faut que les autorités en place (provinciale et municipales) s'entendent sur la question référendaire qui sera posée aux résidents de la grande région de Vancouver par le gouvernement provincial l'année prochaine, à savoir si les projets de TransLink obtiennent l'appui de la majorité des citoyens. Pour ce faire il faudra que la question soit claire et simple. Il faut aussi que la campagne de promotion autour du référendum soit conçue pour renseigner les citoyens sur les enjeux auxquels le transport collectif fait face dans notre région, les avantages qu'ils représentent et les difficultés auxquelles il fera face, compte tenu des projets d'immobilisation et des coûts d'entretien du système existant.

Air Care est mort ! Vive TransLink !

Photo par Roland Tanglao

Photo par Oran Viriyincy

« TransLink encaisserait 30 millions par année. »

GUILLAUME DEBAENE
Chef de rubrique

PIERRE VERRIÈRE

Espace francophone

L'école Océane met l'accent sur l'emploi du français

L'école francophone Océane, située à Nanaimo, compte chaque année plus de 100 élèves inscrits dans ses cours élémentaires et secondaires. Issus de la diversité culturelle, beaucoup n'ont pas le français pour langue maternelle. Malgré ce contexte minoritaire, les activités et programmes proposés par l'école visent entre autres à développer l'usage de la langue de Molière. Un défi sur lequel s'exprime Annie Bedard, directrice de l'établissement depuis 4 ans et également à l'origine de certaines initiatives pédagogiques comme celles liées à l'éducation aux médias.

La Source : *Quel est le profil des élèves de votre établissement ?*

Anne Bedard : Nous avons des profils variés représentatifs de la diversité culturelle locale. On remarque une certaine stabilité avec des enfants de familles installées dans la région depuis longtemps.

L.S. : *Comment l'école Océane est-elle ancrée dans la communauté francophone locale ?*

A.B. : Nous pouvons compter sur plusieurs partenaires. Je pense par exemple à l'Association francophone de Nanaimo ou encore à l'association des aînés avec qui nous avions développé un projet récemment. Nous participons aussi à des événements comme le festival du sucre d'érable et organisons des camps d'été. Notre projet vise à favoriser la mise en œuvre de communautés d'apprentissage, ce qui peut passer par des intervenants. Par exemple, dans le cadre de l'Assemblée du souvenir qui s'est tenue le 7 novembre dernier en rapport avec la Première Guerre mondiale, nous avons reçu un vétéran de la communauté de Nanaimo venu parler aux élèves de ses missions dans l'armée.

L.S. : *Est-ce que la langue française continue d'être la langue principale de communication une fois sortis de la classe ?*

A.B. : C'est assez difficile. Une fois sortis du cadre scolaire, pas mal d'élèves ont tendance à parler en anglais car cela correspond à l'environnement dans lequel ils ont grandi. En revanche, d'autres continuent d'employer le français de façon naturelle.

L.S. : *Quelles sont les activités organisées pour favoriser l'emploi du français ?*

A.B. : Nous mettons fortement l'accent sur ce point. Nous avons pour cela établi un projet éducatif intitulé Libre de parler français où que je sois. L'idée est d'inciter les élèves à s'exprimer en français à l'école mais aussi en dehors. On cherche à créer cet automatisme avec des intervenants, des jeux et des clubs. Cela passe donc par le fait de développer des expériences culturelles, sportives, artistiques et académiques.

L.S. : *Depuis quelques années, l'école a aussi développé un programme d'éducation aux médias avec les élèves de 6e et 7e année. Quel est le but de cette initiative ?*

A.B. : L'expression des enfants est une chose importante que nous souhaitons développer à l'école. Depuis quelques années, les élèves ont par exemple l'occasion d'écrire dans le journal de l'école. Par ailleurs, nous avons commencé à collaborer il y a environ 4 ans avec Marc Pinelli, un ancien journaliste vivant en France qui vient chaque année pour animer des ateliers avec les élèves. Cela a notamment permis à certains d'entre eux de publier des textes sur des sites internet en France grâce aux relations de Marc Pinelli. Des échanges sur Skype avec des journalistes ont aussi été organisés.

L.S. : *Lors de leur visite le printemps dernier à Vancouver, les élèves de l'école ont eu l'occasion de visiter les locaux des médias comme Radio-Canada et le journal La Source. Quels souvenirs en ont-ils gardé ?*

A.B. : Je crois qu'il s'est agi pour eux d'un souvenir important. En visitant les locaux de Radio-Canada, certains ont été interviewés et le garderont, je pense, en mémoire. En ce qui concerne *La Source*, les élèves ont été marqués par le fait qu'il s'agisse d'un journal bilingue avec un contenu en français. Le fait d'avoir des contenus distincts pour la partie en anglais et la partie en français a aussi retenu leur attention.

L.S. : *Qu'est-ce-qui fait l'originalité des programmes proposés par votre établissement ?*

A.B. : Nous essayons de sortir du modèle traditionnel papier-crayon. Par exemple, dans le cadre du programme sur les études autochtones, nous avons abordé le sujet de l'environnement en le rejoignant au savoir des Premières Nations sur les éléments naturels. Plusieurs fois par semaine, nous aménageons aussi des plages horaires pendant lesquelles toutes les classes étudient la même chose en même temps. C'est par exemple le cas de notre atelier sur les beaux-arts. Cela permet de favoriser les échanges entre les élèves et de travailler en petits groupes.

Propos recueillis par
GUILLAUME DEBAENE

Les acteurs de la francophonie

La Fédération des parents francophone de la C.-B. réclame plus d'établissements

par PIERRE VERRIÈRE

La rubrique Espace francophone s'intéresse aux acteurs de la francophonie en Colombie-Britannique. Cette semaine, nous nous intéressons à la Fédération des parents francophones de la Colombie-Britannique (FPFCB) qui fête cette année ses 35 ans et tiendra son congrès annuel les 21 et 22 novembre prochain.

En trente-cinq ans d'existence, la FPFCB est devenue un acteur essentiel dans le maintien et le développement de l'éducation en français dans la province.

L'organisme voit le jour en 1979, dans la foulée de la création du « Programme cadre de français » autorisé deux ans plus tôt par le gouvernement de la Colombie-Britannique qui concède alors pour la première fois aux francophones le droit à l'instruction en français.

Trente-cinq ans après, force est de constater que la communauté scolaire francophone est plus dynamique et vibrante que jamais, et elle le doit en partie à ces parents francophones qui ont décidé un jour de se fédérer afin de peser dans des décisions qui engageaient l'avenir de leurs enfants. A noter, au passage elle aura mené et remporté plusieurs causes juridiques qui auront permis notamment la création du Conseil scolaire francophone, l'organisme qui a la responsabilité de gérer le système d'éducation francophone sur tout le territoire provincial.

« Jusqu'à la création du Programme cadre de français, la gestion des écoles était sous la responsabilité des anglophones et il était difficile de faire valoir les droits des enfants francophones, souligne Marie-Andrée Asselin, la directrice-générale de la FPFCB. Aujourd'hui la communauté francophone dispose d'un système scolaire qui dispense des programmes de qualité et qui rayonne dans toute la province ».

Parmi les réalisations notables de la fédération, la directrice-générale cite la création de centres de la petite enfance dans plusieurs écoles du Conseil scolaire. La fédération travaille d'ailleurs actuellement à faciliter l'ouverture d'autres centres dans les écoles qui n'en sont pas encore dotées. « Ces centres permettent d'assurer un bain culturel

Voir "Acteurs" en page 9 ➤

Francophone du mois

Lova Nyemb-Bassong et le désir d'expression

par GUILLAUME DEBAENE

En ce soir d'août 2013, Lova Nyemb-Bassong ne savait pas encore ce que la lecture d'Une si longue lettre, roman de Mariama Bâ publié en 1981, allait déclencher chez elle. Il est alors 22h30 lorsqu'elle achève de lire l'œuvre de l'écrivaine sénégalaise et se décide alors, inspirée, à se lancer dans l'écriture d'Il était un 23 juillet, son premier ouvrage publié en septembre dernier aux éditions Edilivre en France.

« En lisant ce livre, je me suis dit qu'écrire était ce que je voulais faire. La rédaction ne m'a alors pris que deux mois seulement », se rappelle la native de Buéa, au Cameroun. Un laps de temps très court même si l'écriture a toujours fait partie de sa vie : « Que ce soit en Afrique ou à Paris, où je suis arrivée quand j'avais 26 ans, j'ai toujours aimé écrire. C'était surtout des nouvelles ou des débuts de manuscrits que je ne finissais pas. Cette fois-ci, je suis allée au bout rapidement », confie la nouvelle auteure francophone qui vit depuis maintenant 7 ans sur l'île de Vancouver à Victoria.

Attirée par un style d'autofiction qui lui procure la liberté d'exprimer pleinement ce qu'elle ressent en profitant de la distance apportée par ses personnages, Lova Nyemb-Bassong envisage la littérature comme une volonté forte d'expression : « L'an dernier, j'ai eu l'occasion de rencontrer un auteur québécois qui décrivait l'écriture comme le fait de courir sur un cri. Cette citation m'est restée et correspond à ce que je ressens puisque j'ai l'impression d'avoir des tonnes de cris dans les tripes. »

Une profondeur qu'elle exprimait aussi jusqu'à récemment en tant qu'animatrice d'Escapades Littéraires, une émission de littérature franco-caribéenne alors diffusée sur les ondes de la radio francophone de Victoria. Contrainte d'arrêter faute de temps, Lova Nyemb-Bassong se concentre désormais pleinement à ses autres activités en cours. Outre sa vie d'écrivaine et la rédaction d'*Au nom de toutes les femmes*, son nouveau roman, elle est également assistante de langue à l'Université de Victoria où elle compte achever son master en littérature francophone d'ici la fin de l'année. Une ambition qui ne s'arrête pas là puisqu'elle souhaite ensuite commencer un doctorat à Vancouver l'année prochaine. L'occasion d'écrire un nouveau chapitre de sa vie.

Lova Nyemb-Bassong (de son vrai nom Lova Bassong DesRochers)
Il était un 23 juillet, publié en septembre 2014, Ed. Edilivre
Disponible en livraison
via Internet
1-250-661-4198

Suite "Verbatim" de la page 1

pouvaient se sentir chez eux au Canada dans de telles conditions.

Au fil des années j'ai été témoin de la maturation à contre-coeur du multiculturalisme canadien passant du stade de la simple tolérance à une acceptation plus totale. A bien y penser, la majorité des gens vivent leur première expérience d'une nouvelle culture assis à table dans un restaurant ethnique. Le poulet au beurre et les samosas auront donc aidé les Indo-Canadiens à gagner une acceptation sociale. Les restaurants ethniques ont servi de superbes ambassadeurs culturels. Les Euro-Canadiens ont aussi dû se dire qu'un peuple qui pouvait danser le bhangra avec une telle passion devait être correct. La fusion de styles musicaux inspire les Canadiens à regarder au-delà de la race vers notre humanité commune. Le yoga et le bouddhisme ont aussi pris de l'élan au Canada et ont encouragé l'harmonie interculturelle. Il est désormais *cool* d'être Indien. De nos jours on porte des vêtements inspirés de la mode indienne. La galerie d'art de Surrey en a inspiré beaucoup d'autres avec ses expositions multiculturelles.. Les célébrations telles que le *Indian Summer Festival*, le *Vancouver International Film Festival* et *Diwali* ont tous promu la socialisation interculturelle. Au fur et à mesure que les Canadiens de descendance européenne sont parvenus à nous connaître par le biais de notre musique, notre mode, notre art et notre philosophie, nous, « Les Autres », sommes devenus plus humains à leurs yeux.

J'ai assisté à plusieurs des évènements commémoratifs marquant le centenaire de l'épisode du Komagata Maru au sein de l'histoire canadienne. Je sens qu'il s'agit encore d'une histoire du sub-continent indien car cela n'a pas encore pénétré l'âme nationale. Une raison possible serait le racisme encore courant causé par le manque d'éducation dans toutes les communautés culturelles, chose requise pour promouvoir le multiculturalisme. Donc le voyage symbolique du Komagata Maru doit continuer car il reste du chemin à parcourir pour que les minorités visibles du Canada prennent leur propre place.

La terre a toujours été multiculturelle et nous avons toujours été une seule race humaine. Tout en célébrant nos différences, le multiculturalisme au Canada doit aussi se concentrer sur nos similarités et mettre l'accent sur les droits humains. Le succès de ce multiculturalisme relancé sera l'évolution de la « personne interculturelle ». Le coeur et l'intellect seront aussi bien développés l'un que l'autre et cette personne pourra se déplacer avec facilité entre différentes cultures et se sentir à l'aise n'importe où dans notre mosaïque culturelle.

Évaluation environnementale du projet de mine Ajax

Période de consultation publique et séances d'information

KGHM Ajax Mining Inc. propose la construction et l'exploitation de la mine Ajax, une mine de cuivre et d'or située près de la ville de Kamloops, en Colombie-Britannique. Il est prévu que la mine aura une durée de vie allant jusqu'à 23 ans et une capacité de production d'environ 60 000 tonnes de minerai par jour.

Le projet de mine Ajax fait l'objet d'un examen en vertu de la *Loi canadienne sur l'évaluation environnementale* et de l'*Environmental Assessment Act* de la Colombie-Britannique, et est assujetti à une évaluation environnementale coopérative.

Période de consultation publique

L'Agence canadienne d'évaluation environnementale (l'Agence) et le Bureau de l'évaluation environnementale (BEE) de la Colombie-Britannique invitent le public à formuler des commentaires sur les nouvelles exigences en matière d'information en vue de l'évaluation environnementale du projet de mine Ajax. Ces exigences ont dû être révisées en raison des modifications apportées au plan de la mine.

L'Agence et le BEE ont récemment révisé le document sur les exigences en matière d'information relatives à la demande et les lignes directrices relatives à l'étude d'impact environnemental (le document révisé) pour tenir compte des modifications apportées par le promoteur au plan et à la conception du projet. Ce document donne des indications sur les études, les méthodes et les renseignements que le promoteur doit inclure dans sa demande et son étude d'impact environnemental. Le document du promoteur devra décrire la nouvelle conception et le nouveau plan du projet ainsi que présenter les résultats de l'évaluation des effets potentiels de toutes les étapes du projet sur l'environnement, le patrimoine, la santé, la vie sociale et l'économie.

Le document révisé se trouve sur le site Web du BEE, au www.eao.gov.bc.ca. Il sera possible de consulter le document révisé de même qu'un résumé de ce document sur le site Web de l'Agence, au www.acee-ceaa.gc.ca, à compter du 18 novembre 2014. Des renseignements supplémentaires sur le processus d'évaluation environnementale du projet figurent sur les deux sites Web.

La période de consultation publique aura lieu **du 18 novembre au 18 décembre 2014**. Pendant ce temps, l'Agence et le BEE accepteront les commentaires du public présentés de plusieurs façons :

Au moyen du formulaire en ligne : www.eao.gov.bc.ca ***Par courriel :*** Ajax@acee-ceaa.gc.ca ***Par télécopieur :*** 250-387-2208
Par la poste:

Scott Bailey
Executive Project Director
Environmental Assessment Office
C. P. 9426, succ. du gouv. provincial
Victoria (Colombie-Britannique) V8W 9V1PO

OU

Kevin Inouye,
Gestionnaire de projet
Agence canadienne d'évaluation environnementale
410-701, rue Georgia Ouest
Vancouver (Colombie-Britannique) V7Y 1C6

L'Agence accepte les commentaires formulés en anglais et en français. Les commentaires n'ont qu'à être présentés une seule fois, à l'Agence ou au BEE, pour être pris en considération dans le cadre des évaluations environnementales provinciale et fédérale.

Il sera possible de consulter le résumé et la version intégrale du document révisé aux endroits suivants :

Agence canadienne d'évaluation environnementale	Bibliothèque de Kamloops	Bibliothèque de North Kamloops	Bureaux de la Ville de Kamloops
Vancouver (C.-B.) Consultation uniquement sur rendez-vous Téléphone : 604-666-2431	100-465, rue Victoria Kamloops (C.-B.)	693 Tranquille Road Kamloops (C.-B.)	7, rue Victoria Ouest Kamloops (C.-B.)

Séances d'information

Des séances d'information auront lieu durant la période de consultation publique :

Kamloops (C.-B.)
25 et 26 novembre 2014
Heure : 14 h à 20 h
Kamloops Coast Hotel and Conference Centre
1250 Rogers Way

Les personnes intéressées pourront consulter le document révisé ainsi que des renseignements sur le projet de mine Ajax, et elles auront l'occasion de discuter avec divers représentants des évaluations environnementales provinciale et fédérale aussi bien qu'avec des experts techniques désignés par le promoteur. Les participants auront aussi l'occasion de se renseigner sur les étapes du processus d'évaluation environnementale coopérative.

Prochaines étapes

Les commentaires reçus durant la consultation publique sur le document révisé seront pris en compte dans les évaluations environnementales provinciale et fédérale en cours pour le projet de mine Ajax, de même que pour la rédaction de la version définitive du document révisé.

Dès que la version définitive du document révisé sera prête, elle sera remise au promoteur pour l'aider à préparer sa demande et son étude d'impact environnemental (EIE). Une consultation publique sur la demande et l'EIE du promoteur fera l'objet d'une annonce à une date ultérieure.

Tous les commentaires au sujet du projet de mine Ajax reçus par l'Agence et le BEE durant la période de consultation publique sont considérés publics. Ils seront affichés sur le site Web du BEE et seront intégrés au dossier de projet de l'Agence.

Canada

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web.
(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

LIVRES

WORLD KIDS BOOKS

Livres français pour enfants

International Village Mall

88 West Pender St

Vancouver, BC

WWW.WORLDKIDSBOOKS.COM

10% de reduction
WORLD KIDS BOOKS

PASCAL GUILLON

Carte postale

Photo par Pascal Guillon

Lisbonne : la menace touristique

C'est pour les villes comme pour le reste, dans une société de consommation tout est sujet au phénomène de mode. Ces dernières années, Berlin et Barcelone étaient à la mode. Maintenant, les articles de voyage nous disent que Lisbonne est en passe de devenir le nouveau Barcelone.

Après avoir passé une semaine dans la capitale portugaise, je comprends pourquoi.Les bâtiments historiques, l'ouverture sur la mer, le soleil, les prix plus bas que dans les autres pays de la zone euro, la gentillesse des habitants qui ne semblent pas encore aigris par les invasions touristiques, la nourriture simple et bonne, tout cela contribue à faire de Lisbonne une destination exceptionnelle. Ceux qui sont plus jeunes que moi et plus enclins à faire la fête tard dans la nuit, affirment que c'est aussi une ville exceptionnelle du point de vue musical avec des apports de tous les pays lusophones, du Brésil au Mozambique en passant par l'Angola, le Cap Vert et la Guinée Bissau. Comme il se doit dans l'ancienne capitale d'un vaste empire colonial, Lisbonne est multi-ethnique mais sans que cela s'accompagne de divisions ou tensions raciales évidentes. Les Chinois de Macao et les Indiens de Goa côtoient les Européens, les Brésiliens et les Africains et les visages de nombreux Lisbonnais indiquent que la mixité ne date pas d'hier.

> « Ceux qui vivent de l'industrie touristique se réjouissent, les autres se prennent à rêver du temps d'avant les invasions barbares.

Le tourisme, qui emploie quelque 300 mille personnes au Portugal et représente 10% du PIB, est en pleine croissance et les Portugais s'en réjouissent. Il faut dire qu'ils ont bien besoin de bonnes nouvelles économiques. Le Portugal, à l'instar de la Grèce et de l'Espagne, a été très durement touché par la crise économique qui a frappé l'Union européenne. Sous le dictat des marchés et de Bruxelles, le Portugal a dû accepter de profondes réformes. Flexibilité du travail (l'employeur peut renvoyer l'employé n'importe quand), élimination de sept journées de congé par an, baisse des salaires (-14% pour les fonctionnaires) et des pensions (14%), affaiblissement des syndicats, baisse des indemnités de chômage et des autres avantages sociaux, baisse des dépenses dans les secteurs de l'éducation et de la santé, et une taxe de vente (TVA) qui a atteint 23%. Le taux de chômage chez les jeunes est de 36% ce qui explique que beaucoup d'entre eux, ayant perdu tout espoir de construire leur avenir dans leur pays, choisissent d'émigrer vers l'Europe du nord, le Brésil et même l'Angola. Chaque jour, quelque 200 portugais quittent leur pays, ce qui est significatif pour une nation de 12 millions d'habitants. Les touristes qui font la fête toute la nuit et rentrent dans leurs hôtels au petit matin remarqueront peut-être les nombreux sans-abris qui dorment dans l'entrée des immeubles. Quand ils seront à la terrasse des cafés, à l'ombre des parasols, ils remarqueront peut être que bon nombre de mendiants ne sont pas des clochards alcooliques mais des personnes âgées devenues victimes du capitalisme sauvage et des réformes ultra-libérales qui se sont abattues sur le Portugal. Dans un tel marasme économique, il n'est pas étonnant que la croissance du tourisme soit perçue comme une lueur d'espoir.

Mais, doit-on souhaiter que Lisbonne devienne le nouveau Barcelone ? En un sens, tout ce qui améliore l'économie et permet à plus de gens de gagner décemment leur vie ne peut être qu'une bonne chose. Mais il y a un prix à payer pour une ville qui devient une destination touristique à la mode. A Barcelone, l'été dernier, des résidents sont descendus dans la rue pour protester contre une invasion touristique qui leur rend la vie infernale. Tant d'appartements sont loués aux touristes que les résidents n'ont plus les moyens de se loger dans les vieux quartiers du centre où ils étaient chez eux depuis des générations. Les magasins ordinaires sont remplacés par les marchands de burgers, kebabs et souvenirs d'Espagne *made in China.* Ceux qui résident encore dans les vieux quartiers historiques doivent subir à longueur de nuit les incivilités des fêtards alcoolisés qui hurlent, urinent et vomissent sous leurs fenêtres. Ceux qui vivent de l'industrie touristique se réjouissent, les autres se prennent à rêver du temps d'avant les invasions barbares.

Lisbonne n'en est pas là mais la menace est réelle. La capitale portugaise saura-t-elle profiter du tourisme sans être défigurée par cette industrie vorace ? Pourra-t-elle vivre de son charme sans vendre son âme ?

Une (fin de) semaine mode sur courant « alternatif »

par MARION DURAND

Alors que la semaine de mode s'est terminée fin septembre, la *Vancouver Alternative Fashion Week* (VALT) se prépare à ouvrir les portes du Maritime Labour Centre du 21 au 23 novembre.

L'évènement met en avant des artistes en devenir de la Colombie-Britannique. Ainsi, designers de vêtements, réalisateurs, photographes, musiciens et autres se réunissent pour la troisième année consécutive, autour de thèmes destinés à donner du sens et à rythmer la fin de semaine.

Trois thèmes ont été retenus et seront célébrés sur trois jours : la « Révolution », qui se définit comme un changement social impliquant une sorte d'agressivité et de militantisme; l'« Évolution », faisant d'avantage référence au changement naturel en général ; et enfin la « Révélation », thème ouvrant une dimension spirituelle en lien avec les œuvres artistiques du dernier jour.

Une passerelle pour les inclassables ?

Même si les acteurs de la VALT veulent promouvoir la différence, l'emprunt du nom « Fashion Week » dans l'intitulé de leur évènement pousse à la comparaison avec les traditionnelles Semaines de mode.

Alors que la mode fait l'apologie de la beauté et du glamour dans la plupart des événements, la VALT veut prôner la créativité avant tout. C'est notamment un moyen pour Kat Ferneyhough, sa directrice artistique et co-fondatrice, d'ouvrir l'événement à davantage de créateurs, y compris des musiciens, des photographes… qui ne sont pas promus ou qui ne trouvent pas leur place dans l'industrie de la mode.

Cet esprit d'ouverture permet à des personnalités comme Carolyn Bruce, créatrice de bijoux et de chapeaux, d'exposer ses créations. En effet, cette artiste n'avait pas pu s'inscrire à la traditionnelle *Fashion Week*, faute d'y trouver une catégorie adéquate.

D'autre part, contrairement à la *Fashion Week*, les organisateurs se sont focalisés sur la création locale en mettant en avant des artistes indépendants et parfois amateurs. Le salon rassemble et structure ainsi une communauté d'artistes épars, reconnaissants de pouvoir être ainsi exposés.

Enfin, la VALT s'émancipe des conventions de la mode pour se rapprocher de son public vancouvérois. Les tailles présentées, par exemple, ne sont pas limitées et conviennent à tout le monde (du 0 au 28). Les créations s'inspirent également de la rue avec des styles dédiés davantage aux gothiques.

Vancouver, alternative par nature

Contrairement à ce qui peut se faire dans d'autres pays, le Canada a tendance à encourager en priorité les créations qui ont une valeur utile ou marchande. Les aides pour des salons comme VALT sont inexistantes. L'utilité est dès lors plus importante que l'expression artistique. C'est certainement une des raisons pour laquelle on dit souvent, à tort ou à raison, que la mode dans les grandes villes canadiennes n'est pas encore tout à fait dans les mœurs.

La co-fondatrice de la VALT, originaire de l'Ontario, en témoigne aisément : « Dans la plupart des villes, on dit aux gens influencés par la mode quoi acheter et quoi porter, et ils écoutent ». D'après Kat Ferneyhough, « dans les rues les gens sont en noir parce que c'est passe-partout ». Mais à Vancouver, et c'est d'ailleurs ce qui l'a poussée à migrer vers la côte ouest, « tout le monde semble porter ce par quoi il est attiré personnellement ». Vancouver étant perçue comme une ville dans laquelle les citadins sont davantage désireux de se montrer et d'exprimer leur personnalité, la VALT entend répondre à un besoin réel de la population.

Par ailleurs, à l'image de la ville, la VALT est multiculturelle, dans le sens où les influences sont mondiales et où il s'agit d'un moment où les communautés se rencontrent (certains designers viennent du Japon, de la Nouvelle-Zélande, les mannequins sont « de toutes les couleurs, de toutes les tailles », insiste Kat Ferneyhough…).

Du 21 au 23 novembre, ce sera donc un lieu commun de dire que Vancouver est alternative !

Techtopia, l'une des thématiques lors de l'édition 2013.

Dystopia, une autre thématique pour un défilé atypique.

Photos par Ed Ng Photography

Suite "Acteurs" de la page 7

dès le plus jeune âge, exlique Marie-Andrée Asselin. Mais cela représente un grand défi car nous faisons face aujourd'hui à un problème d'espace dans nos écoles. »

C'est d'ailleurs l'objet d'une autre cause juridique que la fédération porte actuellement devant la province conjointement avec le Conseil scolaire francophone.

Les deux organismes demandent notamment au ministère de l'Éducation de la province davantage d'écoles, des établissements plus grands et une amélioration des transports en commun pour les élèves qui y sont scolarisés.

« Le financement du système éducatif favorise encore trop les anglophones, estime la directrice générale de la FPFCB. À Vancouver par exemple, le potentiel de développement du français est énorme car la demande est très forte et pourtant il n'y a que deux écoles francophones. »

La fédération ne manquera pas d'aborder ce sujet lors son congrès annuel les 21 et 22 novembre prochain. Et pour souligner ses 35 ans d'existence, l'organisme a invité la conférencière québécoise Claire Pimparé en tant qu'invitée d'honneur.

Espace livre

EMILIE PRUNIER

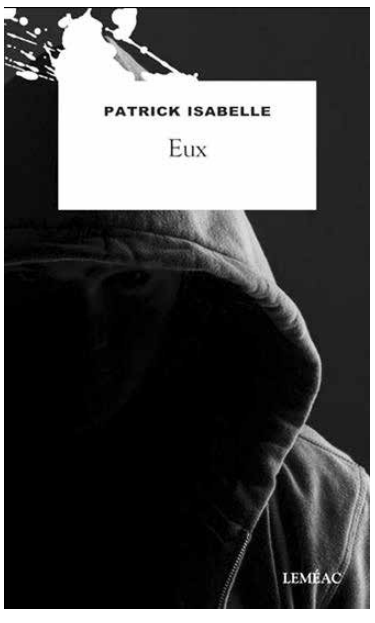
Un roman coup de poing sur l'intimidation

Eux. Ils se tiennent en gang, parce que cela leur donne de la force, de l'impact. Ils n'ont pas peur de toi, ni de rien par ce qu'ensemble, ils savent qu'ils ne risquent rien. (...) Eux. Elles. Ils ne se doutaient pas de ce qui les attendait, du monstre qu'ils avaient créé. »

Patrick Isabelle ne mâche pas ses mots pour raconter le calvaire d'un adolescent devenu le souffre-douleur d'une gang de sa polyvalente, qui le pousse à commettre l'irréparable. A travers le regard de la victime, *Eux* lève le voile sur une réalité terrifiante bien trop présente dans nos écoles. Un roman-choc, dérangeant mais nécessaire, à recommander absolument aux adolescents, aux parents et à tous les éducateurs.

> L'auteur lance un appel aux témoins silencieux qui auraient le pouvoir de briser le cercle vicieux de la violence en intervenant.

Peu après son entrée au secondaire, le narrateur se fait agresser dans les toilettes de l'école par une bande de garçons. Tout ça parce qu'il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, et qu'il n'a pas osé leur tenir tête alors que ceux-ci prenaient plaisir à le voir souffrir. S'ensuit alors une véritable descente aux enfers pour le jeune homme, forcé de subir, jour après jour, des humiliations et des méchancetés de plus en plus vicieuses et cruelles, qui l'isolent de plus en plus et font naître en lui une haine sans limite pour ses bourreaux et tous les témoins silencieux autour, qui restent sans rien faire. Car c'est cela le plus terrifiant : ses tentatives pour chercher de l'aide auprès d'adultes et reprendre le contrôle de sa vie restent vaines et on minimise ce qu'il vit. Le lecteur comprend alors très vite que tout cela finira mal et que rien ni personne ne pourra empêcher le drame qui se pré-



pare. C'est donc avec un sentiment d'impuissance que l'on voit l'adolescent se rapprocher petit à petit de la mince ligne qui sépare la victime du bourreau… jusqu'à ce que les rôles soient finalement renversés et qu'il commette l'impensable.

Cette histoire, c'est celle de milliers de victimes d'intimidation à travers le monde, racontée sans censure par l'une d'entre elles, qui n'en est malheureusement pas sortie indemne. C'est aussi celle de cette directrice qui punit la victime, surprise à frapper un de ses agresseurs, plutôt que l'agresseur lui-même, ou encore celle de ces parents qui ne soupçonnent rien, et de cet ami qui cesse de l'être en refusant d'intervenir pour faire cesser la violence. Patrick Isabelle a choisi de ne nommer aucun de ses personnages autrement que par les pronoms personnels « je » et « eux », renforçant ainsi le sentiment d'exclusion ressenti par la victime, mais rappelant également que cela pourrait être n'importe qui, y compris nous-mêmes. Le roman nous montre le potentiel de cruauté qui sommeille en chacun de nous, capable de faire des ravages sous la pression des pairs et a, en ce sens, une portée universelle qui en fait une lecture essentielle et de grande qualité.

Les agressions et les humiliations, ainsi que les envies du narrateur de tuer ses bourreaux sont décrites en détail, d'une écriture concise et percutante qui nous transporte dans la peau de celui-ci et parvient à nous faire ressentir sa détresse, sa souffrance, mais aussi son incompréhension quant aux raisons pour lesquelles on l'a ciblé, lui. Et c'est là la question essentielle posée par le roman et à laquelle le lecteur est invité à réfléchir : pourquoi moi plutôt qu'un autre ? Et comment peut-on en arriver à une telle escalade de la violence ? Patrick Isabelle ne donne pas de réponses et n'essaie même pas d'expliquer, de justifier ou de se faire moralisateur. Il s'en tient aux faits, invitant les lecteurs à tirer leurs propres conclusions, et attire l'attention sur le fait que l'intimidation dans les écoles est un phénomène complexe qu'il n'est pas si facile d'éradiquer, même en encourageant les victimes à parler et en suspendant les agresseurs pour quelques semaines. De quoi susciter un questionnement intéressant chez les parents et les éducateurs : faisons-nous tout notre possible ? Est-ce assez ? Cela dit, sous cet apparent fatalisme, l'auteur lance un appel aux témoins silencieux qui auraient le pouvoir de briser le cercle vicieux de la violence en intervenant.

Eux est donc l'un de ces livres qu'il faut posséder dans sa bibliothèque. C'est une lecture brève mais intense, qui fait l'effet d'une claque et incite à prendre les choses en main. C'est aussi le premier volet d'un triptyque, dont on attend maintenant avec impatience la suite. On sait déjà que le deuxième tome se déroulera dans un centre de détention, et que le troisième portera sur les répercussions du côté des agresseurs.

Contribution

Identité culturelle – « Dis donc toi, d'où tu viens au juste ? »

La question est crue. C'est mon nouveau voisin qui sort son chien pour ses petits besoins… un gros truc blond à poil long qui semble vouloir prendre son temps (on parle du chien, bien sûr). Le voisinage ici est important : les gens aiment savoir qui demeure près de leur cour, question d'évaluer s'ils devront éventuellement ériger une clôture ou poursuivre la tradition de laisser aller au gré des saisons le vent qui vient de la mer, sans freiner sa route d'un terrain à l'autre avec des structures souvent laides et toujours embêtantes en hiver. La poudrerie a tôt fait de souffler 3 mètres de neige qui ne fondront jamais au printemps.

« J'viens de la côte Ouest, de Vancouver en fait. »

« Ah tiens, tu sonnes plutôt québécois. Y'a des francophones sur la côte Ouest ? »

Et c'est reparti. On ne s'est pas encore dit bonjour, allô, bienvenue dans le coin, heureux de faire ta connaissance, beau chien. On passe tout de suite à l'identité culturelle.

C'est qu'ici, dans le nord du Nouveau-Brunswick, la couleur culturelle définit à peu près tout… un phénomène intéressant que l'on sous-estime quand on vient d'ailleurs. J'étais journaliste ici il y a 40 ans, quand le mouvement politique acadien était en pleine montée. Le maire Jones venait de rejeter toute idée de bilinguisme à Moncton, alors au deux-tiers francophone. À Bathurst, dans le nord-est, tout se passait en anglais. Quatre décennies plus tard, bien des choses ont changé, mais sa carte d'identité culturelle demeure un, sinon le premier, élément de définition de la personne qu'on rencontre pour la première fois. On veut d'abord savoir si on a affaire à un Acadien, à un Anglophone, à un Québécois. Et ensuite, on passe aux détails.

Après 35 ans sur la côte ouest, j'avais oublié ces formalités. On ne se pose pas vraiment de questions sur l'origine des gens à Vancouver. Ça ne finirait plus. On passe tout de suite à l'anglais, comme dirait Boucar. Si la personne nous adresse la parole en français, à la mode « Bonjour, merci ! », ce sera un cadeau, on se dit que c'est sans doute un francophile… Pour un Francophone, ce sera la fête verbale : on sortira les guirlandes et on fera connaissance.

Mais au fait, je suis quoi au juste !? Tékitoi, tékimoi, disait Rachid. Quand tout commence par ton identité culturelle, que réponds-tu à la question « tu viens d'où, toi ? ».

Quand on y pense bien, c'est trop facile de sortir les référents géographiques de sa poche arrière pour affirmer « *to the go* » qu'on est Québécois, Français ou Algérien. Un Montréalais en phase d'anglicisation volontaire n'a aucune angoisse à s'affirmer Québécois, et c'est tout naturel, le Québec n'étant pas que francophone. Même chose pour le nouvel arrivant venu de Russie ou du Vietnam et qui n'hésitera pas à se faire appeler Québécois pratiquement dès son arrivée à Chicoutimi ou à Laval. Il lui suffira de l'affirmer – même en anglais – et personne ne le contestera. Jacques Parizeau en sait quelque chose.

Qu'en est-il alors des Franco-Colombiens ? De tous ceux et toutes celles qui portent leur identité culturelle dans le coeur plutôt qu'au piquet d'arpentage. Faut-il être né en Colombie-Britannique pour être Franco-Colombien ? Si oui, il faudra que la FFCB révise ses données. Ceux et celles des «patries d'adoption» ont-ils le droit de prendre une identité ? Tout francophone que je sois dans ce nouveau milieu que je veux faire mien, aurais-je le droit de passer un jour pour… un Acadien ? Meuh non, vous savez bien, parce qu'une autre notion vient d'entrer en jeu, le coeur n'étant pas suffisant pour obtenir ses papiers d'adoption : il faut aussi ajouter l'Histoire et le Patrimoine.

La grande masse anglophone – la mer anglophone – dont on parle toujours pour excuser toutes les faiblesses dans l'Ouest, est tout aussi présente sur la côte Est, et je dirais même, plus menaçante. Pas que les anglophones des Maritimes soient plus méchants que les autres, au contraire. Ce sont de braves gens. Mais l'histoire du maire Jones ne s'est pas écrite toute seule. Elle aussi est bien ancrée dans la grande Histoire, et les animosités des deux derniers siècles et demi entre les deux cultures sont souvent encore bien tangibles sur le territoire du Nouveau-Brunswick où les drapeaux acadiens claquent près du tricolore orangé de l'Irlande. Il n'est pas rare de voir deux maisons côte à côte arborer leurs couleurs différentes, la fière étoile acadienne placardée partout sur la maison de l'un et le tissu vert, blanc et orange étendu sur les murs de l'autre.

Et pourtant, dans les corridors des écoles francophones locales, ce sont des accents bien acadiens et francophones qui se conjuguent. À pleins poumons ! Au gymnase de la grande école secondaire de Bathurst, on s'interpelle et on se tire le ballon en français, même après les heures de classe ! Pas un français imposé par le personnel de l'école, non ! Un français naturel, le même que l'on affiche dans

Pierre Claveau.

les épiceries locales, les supermarchés, au Walmart tiens donc. Rappelez-vous, je vous disais qu'il y a moins d'une génération, Bathurst était majoritairement anglophone. C'est le contraire aujourd'hui !

Pour le nouvel arrivant que je suis dans cette terre où grandissent mes petits-enfants, il y a une grande leçon à tirer. À ceux qui me le demandent, j'affirme sans hésitation que je suis Franco-Colombien parce que mes racines culturelles sont encore ancrées là-bas. Mais qu'à cela ne tienne… Je ne peux qu'éprouver une admiration sans bornes pour la force de ce peuple sans frontières, ces Touaregs de la culture francophone qui n'éprouvent aucune gêne à s'affirmer et à afficher les couleurs éclatantes de leur langue, à enseigner à leurs enfants la fierté de leur Histoire et la richesse de leurs acquis. La preuve de l'identité acadienne coule dans le sang.

Si seulement on pouvait transférer quelques atomes de cette force aux jeunes francophones de la côte Ouest avant qu'on les absorbe tous sous le giron francophile à force de compromis, tant dans les écoles que dans les institutions que des André Piolat et Martine Galibois ont mis tant d'efforts à bâtir.

PIERRE CLAVEAU

Après ses études à l'Université Laval, Pierre commence sa carrière en communication à la Communauté urbaine de Québec comme agent d'information. Embauché par Radio-Canada en 1975, il déménage à Moncton et quatre ans plus tard, à Vancouver. Journaliste et animateur, Pierre a toujours consacré son énergie à valoriser les actions des communautés francophones du Canada. Recruté par le Conseil scolaire francophone de la C.-B. en 2009, il a contribué au rapprochement des écoles du CSF de leurs communautés. Il vit présentement au Nouveau-Brunswick.

Suite "Chris Turner" de la page 5

***L.S. :** Travailler de la sorte demande du temps et des moyens. Est-ce encore possible alors que la presse est en crise ?*

C.T. : C'est vrai, la presse canadienne va mal. Les recettes publicitaires diminuent et les ventes s'effritent, alors que les coûts d'impression et de distribution augmentent. Dans ce contexte, les responsables de publication réduisent leur pagination. Cela se répercute forcément sur la longueur des articles et leur nombre de mots. Cela dit, les nouvelles technologies ont créé de nouvelles sphères d'expression offrant de multiples possibilités. Sur Internet, éditer une histoire de 15 000 mots ne revient pas plus cher qu'un commentaire de quelques lignes et le lectorat potentiel est quasiment infini.

« Les préoccupations environnementales ont évolué »

***L.S. :** Il est question d'écologie et de développement durable dans ce livre, thèmes que vous abordiez également dans vos précédents ouvrages. Depuis quand vous sentez-vous concerné par ces questions ?*

C.T. : Dès le début de ma carrière de journaliste, ces thématiques m'ont intéressé. Même auparavant, lorsque j'étudiais à l'université, elles m'interpellaient. Il est amusant de constater combien les préoccupations environnementales ont évolué. Je me souviens, quand j'ai commencé à travailler, mes premiers rédacteurs en chef n'étaient guère emballés quand je leur proposais des articles sur le sujet. « On en a déjà fait un le mois dernier », me répondaient-ils. Aujourd'hui, l'écologie et le développement durable occupent le devant de la scène médiatique.

***L.S. :** Nous entendons de plus en plus de discours inquiétants sur le sujet. Comment jugez-vous la situation actuelle ?*

C.T. : Il nous faut un changement radical pour le bien de notre planète, c'est indéniable. Évidemment, j'aimerais que nous agissions plus vite. Je me veux cependant optimiste. On ne peut pas dire que rien n'est fait. J'ai l'impression, au contraire, que nous avons tous pris conscience de l'urgence de la situation.

« Piga Picha! » : quand Nairobi se fait tirer le portrait

par ANNA CHEMERY

À partir du 25 novembre et jusqu'au 4 avril 2015, le Musée d'anthropologie (MOA) propose Piga Picha! (Prends-moi en photo), une exposition qui met en lumière un siècle de portraits de studios photo à Nairobi. Dans la mire : l'évolution de la société kényane de 1910 à aujourd'hui.

La photographie de studio est « une forme d'art très réputée à Nairobi, utilisée pour raconter des histoires, partager un statut social, et égayer le quotidien », confie d'emblée la curatrice et photographe professionnelle Katharina Greven. L'exposition Piga Picha! est le fruit d'un travail collaboratif entre le département Iwalewahaus et les archives africaines de l'Université allemande de Bayreuth, ainsi que le Goethe-Institut de Nairobi et les Musées Nationaux du Kenya.

Des visages et des histoires de Nairobi

« Chaque pays, chaque nation a sa propre Histoire. Et ce n'est pas l'histoire qui émane des images rassemblées, mais bien des histoires : celles des habitants de la ville de Nairobi. Chaque photographie est la narration d'un fragment de vie », explique Katharina. Nuno Porto, le curateur de liaison du MOA pour Piga Picha!, ajoute que « l'on devine visuellement les bouleversent sociaux, les représentations occidentales de la société urbaine de la capitale kényane », mais elles ne nous fournissent pas un contexte historique précis. Le travail initié par Katharina, anciennement du Goethe-Institut, et le Dr. Ulf Vierke, directeur du département Iwalewahaus, se focalisent sur l'évolution de portraits de studios de photographie, plutôt que sur l'histoire de Nairobi. Katharina s'enthousiasme en pensant au potentiel de recherches historiques qu'offrent les images de l'exposition.

Cette dernière regroupe des photographies d'une trentaine de studios de Nairobi. Les images sont des copies numériques de négatifs et de tirages, « ce qui permet une conservation numérique des photos, et l'assurance que les originaux restent au Kenya. Nous avons été le plus respectueux possible dans notre démarche », explique la curatrice. Dans chaque image, c'est « plus que des reflets directs d'individus, ces portraits soulignent et amplifient l'image que l'individu souhaite donner de lui-même : son soi idyllique », affirme-t-elle. « Piga Picha! est une étude ethnologique qui associe la représentation de soi à l'autodétermination et la liberté de ses sujets. Les photos prises au lendemain de la décolonisation en sont le meilleur exemple, elles sont nettement moins traditionnelles et plus expérimentales », complète le curateur de liaison du MOA.

Photo par Peter Irungy

Depuis la décolonisation, les portraits sont plus expérimentaux.

Les photos de Piga Picha! ont été organisées en six catégories : Uzee na Busara (*Age and Wisdom)*, *I and Me, Open Air, Imaginary* « *Safari* », *Speaking from Yesterday* et *Intimac*. Elles nous présentent un large spectre des coutumes et des attitudes de plusieurs générations de Nairobiens.

Le déclin de l'œil du photographe et de la photographie de studio

L'exposition nous transporte dans l'atmosphère des studios de photographie. Nuro nous les présente comme « des théâtres : arrière-plans, accessoires, lumières, scénarios et mises en scène. Tout est possible ! ». Piga Picha! démontre les spécificités de chaque studio et le rôle central du photographe par le biais d'une série de portraits. Benson s'est fait photographier dans une quinzaine de studios de Nairobi, et le résultat est éloquent : chaque photo donne une image très différente du jeune homme. Au premier coup d'œil, c'est à se demander si c'est la même personne d'une photo à l'autre.

Les appareils photo et téléphones mobiles étant devenus monnaie courante, la photographie de studio a connu un déclin au cours des quinze dernières années. Nuno note que « les portraits de studio sont devenus plus neutres, et la place du photographe moins centrale, la photo d'identité a pris le pas sur les photos de famille, de couple et de mariage ». Pour Katharina Greven, Piga Picha! sert à reconnaître et à préserver la photographie de portrait comme une forme d'art importante avant qu'elle ne soit perdue.

Photo par Kennedy Mungai

La plupart des portraits représentent des anonymes entre 1910 et aujourd'hui.

D'abord présentée en 2009 au Musée national de Nairobi, l'exposition a depuis été vue en Allemagne et en France. L'aspect ethnologique de la représentation de soi par la photographie et l'accessibilité de cet art ont poussé le MOA être le premier musée en Amérique du Nord à recevoir Piga Picha!.

Pour plus d'informations : www.moa.ubc.ca.

Illustration par Ka Bo Yuen

Vancouver électroacoustique

Un paysage sonore en invention

par NOËLIE VANNIER

Si vous pensez savoir ce qu'est la musique électroacoustique, aucun doute : le 2e Festival annuel de musique électroacoustique est fait pour vous ! À moins que vous ne vous laissiez surprendre par sa créativité et qu'il vous embarque vers d'autres contrées électros.

Les 21 et 22 novembre, le *Western Front* accueillera des experts et des artistes de la Colombie-Britannique venus présenter leur travail et leurs expériences. Cameron Catalano, président de l'association ProMusica, à l'initiative de l'événement, nous en dit davantage.

Une communauté artistique à faire connaître

La scène électroacoustique de Vancouver « est une petite communauté », nous dit-il. L'association ProMusica, qui encourage les compositeurs de la province, souhaite que le festival puisse « offrir l'occasion aux compositeurs d'avoir une meilleure dynamique de création et de développement de cette musique ». Si, dans sa définition la plus stricte, celle-ci est une organisation de sons, l'événement participe à son essor. Deux jours avec deux dynamiques différentes : des experts partageant leur expérience et leur savoir dans un premier temps, puis le concert.

John Baker, compositeur depuis 25 ans et membre de l'association, y participera pour la première fois en tant qu'expert. Il expliquera comment il compose grâce aux différents logiciels et pourquoi l'arithmétique compte beaucoup. D'autres intervenants feront notamment un point sur la composition pour jeux vidéo, une production singulière.

Pour le concert, ProMusica a fait appel à un jury, qui a établi un choix en fonction de la qualité du travail et des équipements requis pour le partage avec le public. Jocelyn Morlock, déjà multi-récompensée, sera ainsi de la partie. La présentation de la scène électroacoustique de la Colombie Britannique met en lumière « de nouvelles créations musicales et permet la collaboration entre compositeurs », indique Cameron. La pertinence d'un tel programme participe au développement de cette communauté artistique dont les prémices ont débuté dans les années 60 au Canada, bien que l'origine du courant musical remonte à une décennie plus tôt. Et aujourd'hui, des cours en musique électroacoustique sont offerts à UBC et à SFU.

Entre création et boum des technologies

L'expérience de John Baker est significative des avancées technologiques et de leur influence en matière musicale. Après une carrière dans la science de l'informatique et des formations de composition, « c'est venu naturellement de mélanger la musique et l'électronique. Je ne joue d'aucun instrument et j'utilisais l'ordinateur. J'avais l'habitude de composer pour des instruments acoustiques et dans cette situation j'utilisais des samples. J'ai pensé à composer à partir de sons créés par ordinateur ». Avec le développement des technologies, il a composé de nouvelles organisations musicales ayant leurs propres structures, loin des standards médiatiques. Les technologies influencent la musique car « il n'y a plus de restrictions ! »

La multiplication des logiciels de composition et leur accessibilité permettent à chacun de se croire compositeur. Encore faut-il savoir les utiliser pour créer et non copier. Grâce à la rapidité de mise sur le marché des avancées technologiques, de nouveaux équipements très performants ont vu le jour ces 15 dernières années. Qui ne connaît pas le MP3 !? Comme souligne Cameron : «La musique électroacoustique permet de créer un nouvel univers musical pouvant se faire scientifiquement à l'aide d'applications mathématiques ». La science devient ainsi un instrument nécessaire à la composition musicale, ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle est dépourvue d'émotion, au contraire. Cela reste de la musique ! C'est d'ailleurs en suivant des émotions et des sensations que l'électroacoustique accroît sa dynamique de création. Si la science aide à la composition, la musique, elle, aide au développement des combinaisons arithmétiques utiles à la création. Les deux s'influencent mutuellement.

Le festival sera l'occasion de constater cette influence tout en partageant et en découvrant les connaissances et les techniques, acquises ou en devenir. Si le concert est un bon moyen de voir comment le public réagit, les deux jours représentent un moment où les compositeurs peuvent sortir de la solitude nécessaire à la création par les technologies, pour renforcer la dynamique de la musique électroacoustique au sein de la province. Pour Cameron, « c'est à l'auditoire de déterminer comment il ressent la musique, il y a beaucoup de morceaux chargés d' émotion. J'espère que le public sera curieux ! »

2e Festival de musique électroacoustique
Les 21 et 22 novembre
The Western Front, Vancouver
www.vancouverpromusica.ca

EXPÉDIEZ POUR MOINS, OBTENEZ-EN PLUS.
LE CALCUL EST SIMPLE.

AUCUNS FRAIS SUPPLÉMENTAIRES POUR LA LIVRAISON À DOMICILE

LE PLUS GRAND RÉSEAU DE LIVRAISON

Avec Postes Canada, votre entreprise prend de la valeur. Faites livrer les achats de votre clientèle à leur domicile sans aucuns frais supplémentaires. Vous pourriez payer jusqu'à 40 % en extra avec les autres entreprises d'expédition. De plus, avec le vaste réseau de Postes Canada, vos produits peuvent être livrés à votre clientèle partout au pays. N'est-ce pas beaucoup mieux qu'une entreprise qui vous offre seulement un meilleur prix?

LE CALCUL EST SIMPLE

Pour en savoir plus sur nos options de livraison, visitez
postescanada.ca/lecalculestsimple

Du monde en ligne jusqu'à vous™ POSTES CANADA CANADA POST

➤ *Suite "Bénévolat" de la page 1*

responsable en charge de l'installation des Francophones au sein de l'organisation DIVERSEcity. Les nouveaux arrivants francophones viennent d'un peu partout dans le monde. Il n'y a pas qu'un seul groupe mais différents ensembles culturels [...]. Beaucoup de nouveaux arrivants francophones ne se rendent pas compte qu'ils maitrisent l'une des deux langues officielles et que c'est un gros atout. » Faire du bénévolat, c'est créer de nouveaux liens au sein d'un groupe dont on ne partage pas forcément la même culture, mais avec lequel on possède une langue commune. Sans oublier l'avantage de se familiariser en douceur avec les différentes interactions sociales qui peuvent varier d'un pays à l'autre. « Promouvoir le bénévolat – et nous allons proposer une formation spécifique consacrée à ce secteur – permet aussi d'aider les gens à repérer les possibilités qu'ils pourront ensuite exploiter pour un futur emploi, souligne Jane Godfrey. Cela permet en outre de s'acclimater à une certaine culture de travail qui peut être différente de celle du pays d'origine. »

Une première expérience locale

Pour Vanessa Poujade, Française récemment installée à Vancouver, le bénévolat constitue une première expérience concrète pour mieux et plus rapidement s'intégrer à la société canadienne. C'est au sein de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique, à l'occasion d'un événement lors de la Semaine nationale de l'immigration francophone, que la jeune femme a pu poser la première pierre de son réseau vancouvérois. « Ma mission était de coordonner la journée Connexion-Emploi du 6 novembre dernier, avec toute la logistique, la mise en place de la salle au sein de Radio-Canada et surtout de m'occuper du recrutement de bénévoles. J'ai pu rassembler à peu près une dizaine de personnes, notamment par les réseaux sociaux. Et ensuite, je devais m'assurer durant cette journée que chaque personne tenait bien son poste. »

Photo par Hien Nyugen

Le bénévolat peut sourire aux nouveaux arrivants.

Même si Vanessa Poujade n'avait pas eu l'occasion de faire du bénévolat en France, l'adaptation à cette pratique très ancrée dans les habitudes canadiennes est vue d'un oeil très positif. « Le bénévolat ouvre des portes, souligne-t-elle. J'aimerais par exemple travailler dans le domaine de la francophonie. J'ai une expérience de cinq ans en France dans le domaine international avec des étudiants français souhaitant s'installer dans des pays anglophones. Je souhaiterais faire quelque chose de similaire maintenant que je suis de l'autre côté de la barrière. L'avantage du bénévolat est de pouvoir à la fois développer son réseau et aussi d'avoir une première expérience locale. »

Réserve de parc national des Îles-Gulf

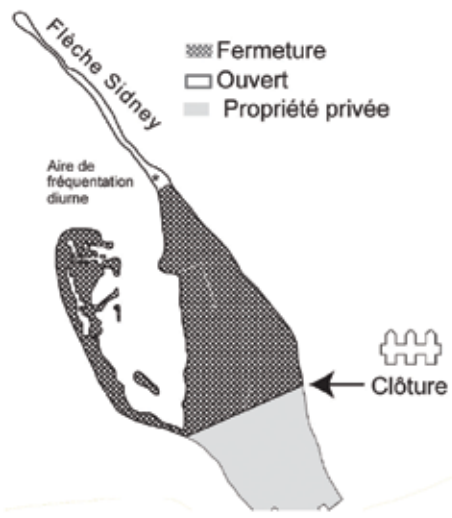
SECTEUR FERMÉ — FLÈCHE SIDNEY

1 novembre 2014 jusqu'au 28 février 2015

Une portion du secteur de la flèche Sidney, située dans la réserve de parc national des Îles-Gulf, sera fermée au public du 1 novembre 2014 jusqu'au 28 février 2015.

Le secteur, qui se situe au sud de l'aire de fréquentation diurne, sera fermé pour des raisons de sécurité publique en vue de permettre aux Autochtones de chasser durant cette période. Les bouées d'amarrage et la flèche en soi resteront accessibles au public. Des avis de fermeture seront affichés sur place.

Pour obtenir de plus amples renseignements, communiquez avec le bureau du parc au 250-654-4000 ou 1-866-944-1744.



Parcs Canada Parks Canada

Canada

Gouvernement du Canada Government of Canada

UN CANADA BRANCHÉ

grâce à Internet haute vitesse

Le gouvernement du Canada investira pour que des milliers de foyers puissent avoir accès à Internet haute vitesse (5 mbps), dont certains pour la première fois.

Qu'est-ce qu'Internet haute vitesse pourrait signifier pour vous? Renseignez-vous. Composez le **1-800-328-6189** ou visitez le site **ic.gc.ca/uncanadabranche**

Canada

EDWINE VENIAT

Invitation culturelle

Comme un air de fêtes

Mi-novembre, la fin de l'année est proche. Que deviendraient nos hivers sans les traditionnelles fêtes et folklores musicaux ? Fort heureusement, Vancouver ne dérogera pas à la tradition et nous pourrons compter sur l'événement *The French Connection* à l'Université Capilano pour emplir nos cœurs et nos oreilles de la magie des fêtes hivernales.

Capilano est connue pour la qualité de son enseignement musical. Pas moins de 150 voix formées par l'université se joindront à un orchestre professionnel pour interpréter un vibrant répertoire français. Le tout sera dirigé de main de maître par le chef d'orchestre Lars Kaario. Natif de Vancouver, Kaario est connu internationalement comme chanteur et chef d'orchestre, il est également enseignant émérite à Capilano.

Les chanteurs de la chorale de l'université de Capilano ont déjà remporté plusieurs prix nationaux et internationaux, ses membres sont pour la plupart des solistes avec des qualités vocales reconnues. La chorale s'est distinguée en voyageant à l'intérieur du pays et en collaborant notamment avec l'Association des communautés chorales canadiennes. Ses pérégrinations ne s'arrêtent pas là : forte d'un succès et d'un nombre imposant de représentations depuis 1992, elle s'exporte également à l'étranger (Allemagne, Autriche, République Tchèque, Italie, Hongrie,…).

Un répertoire français traversant les siècles

Cinq grandes œuvres françaises ont été retenues pour cet événement : le Te Deum de Charpentier, le Requiem de Fauré, l'Exultate Deo de Poulenc, les Quatre Motets de Duruflé et le Calme des nuits de Saint-Saëns.

Les notes joyeuses emplissent allègrement nos oreilles lors des premières secondes du Te Deum de Charpentier. Ce dernier qualifiait lui-même la tonalité du ré majeur utilisé dans cette œuvre de « lumineuse et guerrière ». Louange servant aux chants d'amour et de victoire, ce Te Deum est incontournable depuis son écriture datant de la fin du 17e siècle.

Le ré majeur s'effacera pour laisser place au ré mineur du Requiem de Fauré, œuvre composée deux siècles plus tard. Si un requiem est traditionnellement une messe d'enterrement ou de cérémonie du souvenir, Fauré est parvenu à transcender ce genre en proposant des notes aériennes et joyeuses. Selon ses dires, ce Requiem a été composé sans autre moteur que le plaisir : beaucoup affirment que ce dernier n'exprime pas l'effroi de la mort, qu'il est plutôt une berceuse. Camille Saint-Saëns, maître de Fauré à l'école Niedermeyer, prononcera ce compliment désormais célèbre : « Ton Pie Jesu (quatrième partie du Requiem) est le SEUL Pie Jesu, comme l'Ave verum de Mozart est le SEUL Ave verum ». Brillant hommage laissant entendre que, parmi des siècles de compositions de génie, Fauré avait réussi le tour de force de s'imposer comme l'un des meilleurs.

La modestie de cette œuvre révolutionnaire va marquer un renouveau de la musique religieuse en France au 19e siècle, méritant le respect du grand Saint-Saëns, et inspirant également Duruflé et Poulenc. Les œuvres de ces trois derniers artistes cités figureront également au répertoire de cette *French Connection.*

Photo de Capilano University

La chorale French Connection *lance les célébrations de fin d'année.*

Comme se plaisait à le dire Nietzsche, « sans musique la vie serait une erreur », et sans la musique des chœurs, les fêtes de fin d'année perdraient leur âme et leur charme. De belles émotions en perspective lors de cette soirée du samedi 29 novembre !

The *French Connection*
Cap Classical & Choral
Le 29 novembre à 20 h ;
le 30 novembre à 15 h
Au BlueShore Financial Center for the Performing Arts
Capilano University,
2055 Purcell Way, North Vancouver
Entrée générale à 25 $, tarif personnes âgées à 20 $, tarif étudiants et enfants à 10 $

Si vous avez des événements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource.com

Agenda

17th Annual European Union Film Festival
Du 21 novembre au 4 décembre
À la Cinémathèque, 1131, rue Howe
Entrée à 11 $ pour les adultes, 9 $ pour les personnes âgées et les étudiants; adhésion annuelle de 3 $ requise.

Le festival annuel du film de l'Union européenne organisé par la Cinémathèque met en lumière des films nouveaux et récents acclamés dans toute l'Europe. La France sera représentée par l'œuvre *One of a Kind* (aka *My Soul Healed by You*) lors de la projection du samedi 29 novembre. Le directeur de la photographie, Yves Angelo, sera présent pour présenter ce film sur lequel il a travaillé.

One of a Kind, *un des films de la sélection 2014 du EUFF.*

* * *

Concert Experience Africa
Le 29 novembre à 20 h
À The Roundhouse, Performance Centre, 181 Roundhouse Mews
25 $ à l'entrée ; 18 $ en avance ; 15 $ pour personnes âgées et étudiants.

Prenez le pouls de l'Afrique à Vancouver. Les tambours et les danseurs d'Adanu Habobo présentent les rythmes toniques des chansons et danses du Ghana. Adanu Habobo sera rejoint par Awal Alhassan (Ghana/Seattle) et Kurai Mubaiwa (Zimbabwe/Vancouver), entourés par un Brass Band énergique interprétant des chansons traditionnelles avec une touche jazzy.

* * *

Soirée de lancement bilingue à SHFCB (Société historique francophone de la Colombie-Britannique) – French Canadians, furs, and indigenous women in the making of the Pacific Northwest de Jean Barman
Le 2 décembre à partir de 18h30
Au Studio 16,
Maison de la francophonie,
1555 West 7e avenue
Entrée libre et gratuite

Lancement officiel de la 21e publication de l'un des historiens les plus respectés de la Colombie-Britannique : Jean Barman. Cette dernière cartographie la présence peu connue des Canadiens francophones en Colombie-Britannique à l'époque où le français était la première langue du territoire et où 60 % des Européens présents étaient des Canadiens francophones.

Un envoi sans tracas mène au prochain achat.

Vous pouvez compter là-dessus avec la plus grande entreprise de livraison de colis du Canada.

Postes Canada croit fermement que si vous fournissez à vos clients en ligne le service d'expédition le plus pratique et le plus fiable, ceux-ci répéteront l'expérience. Et quand vous vous fiez au service de Postes Canada, vous vous fiez à une entreprise qui livre des colis à plus de 15 millions de foyers au pays, d'un océan à l'autre.

Du monde en ligne jusqu'à vous™ POSTES CANADA CANADA POST

postescanada.ca/expeditiondechoix